

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 MAI 2015



## Longue-vue sur les revues

CATHERINE LALONDE

Elles sont dans le monde de l'édition depuis des lunes, quelque part entre le quotidien et le livre, confrontées à la fois aux mêmes problèmes et à leurs propres enjeux. Plus discrètes, souvent dans l'ombre des magazines glacés, elles se retrouvent rarement dans les salles d'attente. Petite composition sur le monde des revues culturelles, avec *ritardando* sur les opus culturels.



La différence entre les magazines — *Châtelaine*, *L'Actualité*, *Véro*, *Ricardo*, *Coup de pouce*, *Les Débrouillards* et consorts — et ces revues? « On pourrait dire qu'au Québec, la revue culturelle est un périodique qui se situe entre les publications savantes universitaires et les magazines grand public ou d'intérêt général. On est un médiateur entre le savoir très spécialisé et l'information », définit Philippe Gendreau, directeur de la revue d'art et politique *Liberté*. Ici, nous, on se voit beaucoup comme un complément d'informations aux quotidiens. »

Josiane Ouellet va dans le même sens. « Il y a dans les revues culturelles une volonté d'analyser, d'approfondir, de prendre une distance critique pour aller plus loin. Les pu-

blications grand public vont rester dans l'actualité, souvent, dans le moment présent », explique la présidente depuis un an de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP), qui regroupe une quarantaine de revues — dont *Esse*, *24 images*, *Cap-aux-Diamants*, *Lurelu*, *Relations*, entre autres. « C'est toute une philosophie, qui fait la différence. »

La taille importe aussi. Grosseur du lectorat, des ventes, des structures mêmes — « 34 % de nos revues membres n'ont aucun employé à temps plein, illustre Josiane Ouellet, 42 % n'en ont qu'un seul... » Alors que certains magazines ont les reins solides et des revenus conséquents, pour les revues, *small is beautiful*, envers et contre tous. Le contenu très précis — musique actuelle contemporaine, arts visuels, création littéraire, histoire — en fait des « produits de niche » qui visent des lecteurs aux goûts pointus. Certaines publications québécoises se vendent à quelque 300 exemplaires par numéro, alors que des magazines grand public rejoignent des centaines de milliers de lecteurs.

Philippe Gendreau, à *Liberté*, n'en est pas désolé. « On pense qu'on ne peut pas se comparer à de grosses pointures comme les magazines XXI en France ou Harper's aux États-Unis, mais si on fait de bêtes règles de trois, en se rappelant qu'ici on travaille dans un marché de huit millions d'habitants, on voit qu'on occupe des segments de marché proportionnels. Mais dérisoires. On fait un bon score en termes absolus si on le rapporte au marché potentiel. Aux États-Unis, ils sont

320 millions d'habitants; une revue qui va en chercher 1 % s'écoule à trois millions. C'est solide. Ici, à 1 %, c'est autre chose. Et ce calcul, il faut l'appliquer à tout le secteur de la culture au Québec », estime le directeur. Dans ces circonstances, pour ces revues, les subventions, qui peuvent compter jusqu'à 60 % de leurs revenus, assurent la viabilité. Même les grandes publications populaires rentables comme 7 jours sont aussi sous perfusion étatique.

### Des bêtes à papier

Dans notre monde en mutation, quels sont les enjeux actuels des revues? Le virage numérique, répond d'emblée la présidente de la SODEP, qui travaille aussi au magazine québécois du patrimoine, *Continuité*. Le regroupement, depuis 2012, aide à la dématérialisation de ses revues membres. Et ce, « même si un sondage nous a indiqué que 47 % de nos lecteurs préféreraient le papier seul et que 45 % favoriseraient le papier en ayant une ouverture au numérique ». « Ça nous fait 92 % de lecteurs qui aiment davantage le papier. Mais dans le monde actuel, il faut faire les deux, pour les lecteurs qui ne jurent que par le numérique, pour les abonnements institutionnels, mais surtout pour les ventes à l'extérieur du pays. » Les revues sont offertes sur le site du savoir *Érudit* depuis 2012 et les anciens numéros, dès qu'ils sont vieux de plus de deux ans, s'y retrouvent gratuitement. « Il fallait rendre les magazines disponibles pour les institutions, les bibliothèques

VOIR PAGE F 4 : REVUES



De quel poids l'**e-book** nous déleste-t-il?

Page F 5



Deux **coqs** à la Maison-Blanche

Page F 6

## Le Pigeon : un oiseau rare

DOMINIC TARDIF

Une nouvelle revue de création, en papier, vraiment? Bonjour la témérité! Inspiré par le manifeste *Pour une littérature-monde en français*, signé en 2007 par un prestigieux aréopage d'écrivains francophones, *Le Pigeon* prend son envol aux éditions de l'Hexagone. « *Le décloisonnement des littératures, s'il ne doit pas abolir du même coup la question du territoire dans la pratique de l'écriture, est pour nous essentiel* », soulignent en édito la rédactrice en chef Mélikah Abdelmoumen, qui vit désormais en France, et l'éditrice du Québec Annie Goulet.

Ce dialogue entre toutes les littératures francophones qu'elles appellent de leurs vœux ne pouvait faire l'économie d'un support physique. « *Il est en quelque sorte la preuve tangible que cette communauté peut exister* », expliquent-elles par courriel au sujet du semestriel, qui sera distribué en Amérique du Nord, en Europe et en Afrique.

Difficile cependant de ne pas sourciller en entendant Dany Laferrière, le parrain de la revue, dire dans l'entretien lourd de poncifs inaugurant ce premier numéro qu'il « *serait intéressant de fermer les yeux sur cette question du territoire et d'aller chercher ce que d'autres revues ne font pas : tenter de prendre le pouls d'une époque en rassemblant les gens autour d'un thème* ». N'est-ce pas précisément le *modus operandi* de la majorité des revues en kiosque?

### Cohésion

Malgré sa mission un brin alambiquée, *Le Pigeon* démontre dans son premier numéro — c'est le plus important — un imaginaire sens du *casting*. Evoquons, entre autres, les contributions sur le thème « *Lendemain* » de Patrice Lessard, dans un anxiogène suspense déconstruit, de Claire Legendre, toujours aussi habile pour nommer l'angoisse du quotidien, et de Roger Des Roches, dans un des deux textes en vers du numéro. La Tunisienne Iman Bassalah,

VOIR PAGE F 4 : LE PIGEON



## LIVRES

ROMAN HISTORIQUE

## Louis Caron, architecte des mots

Début d'une nouvelle saga de l'auteur des *Fils de la liberté*MARIE-FRÉDÉRIQUE  
DESBIENS

Auteur des grandes sagas historiques *Les fils de la liberté* (Boréal, 1982-1990) et *Les chemins du Nord* (L'Archipel, 1992-1999), Louis Caron renoue avec ce genre après 10 ans d'absence dans le milieu littéraire. Sa nouvelle trilogie, *Le temps des bâtisseurs*, met en scène une «dynastie d'architectes». Caron nous invite à suivre le parcours de trois membres de la grande famille Saintonge: celui de Frédéric, le père, qui contribue à la fondation d'une communauté francophone dans le Midwest américain; celui de Frédéric I<sup>er</sup>, fils «prodige», qui reviendra au Québec dans le second volet de la série pour y ériger des églises et des presbytères; et, enfin, celui de Jean-Charles, un «affranchi», qui défiera les conventions pour concrétiser ses idées modernes et que l'on découvrira dans le dernier tome prévu pour 2016.

S'inspirant toujours du passé canadien-français, Caron puise aussi cette fois à ses origines familiales: «Sept architectes

sont perchés dans les branches de mon arbre généalogique paternel, mon arrière-grand-père Louis, mon grand-père Louis, deux des frères de mon grand-père et un de mes grands-oncles. [...] Héritier du prénom comme du nom, j'ai entendu très tôt l'appel de la profession. Mais j'avais une autre passion: l'écriture. [...] C'est ainsi que je suis devenu architecte des mots.» Entrelaçant grande et petite histoire, le romancier donne ainsi à lire une «vérité réinventée», au caractère plus intime.

## Exil américain

*Le visionnaire*, tome inaugural qui vient de paraître, se concentre sur la trajectoire de Frédéric I<sup>er</sup>, paysan de L'Islet que tout éloigne bientôt du travail de la terre et de sa famille. Anticonformiste — à l'image de la plupart des héros de Caron —, il entretient des «rapports illicites» avec sa belle-sœur et un conflit ouvert avec le curé du village, qui donne d'ailleurs lieu à l'une des scènes les plus réjouissantes du récit: «Mon père, je m'accuse de dénoncer mon curé devant toute la paroisse parce qu'il profite de ce qu'il entend

et nous détourne de la quête principale des protagonistes: l'établissement d'une enclave française au sud de la Michigan et le développement d'un savoir-faire architectural proprement québécois. Le happy end tracé à gros traits mine la crédibilité de l'entreprise, au sujet pourtant novateur. On regrette également certaines formules malheureuses («le silence poussa un cri dans la cuisine», «le ciel a froncé les sourcils») et des répétitions qu'un travail d'édition plus rigoureux aurait permis d'éviter. Mais, malgré ces notes discordantes, le souffle du conteur, qui caractérise toute l'œuvre de Caron et qui en a fait la renommée depuis plus de 40 ans, demeure fort présent.

## Le poids de l'héritage

Soyons justes: les attentes étaient grandes devant ce nouveau cru de Caron, qui a relancé la vogue du roman historique dans les années 1980 avec *Le canard de bois*, premier tome des *Fils de la liberté*, véritable chef-d'œuvre du genre. Dans cette perspective, *Le visionnaire* déçoit. L'intrigue sentimentale est banale

et nous détourne de la quête principale des protagonistes: l'établissement d'une enclave française au sud de la Michigan et le développement d'un savoir-faire architectural proprement québécois. Le happy end tracé à gros traits mine la crédibilité de l'entreprise, au sujet pourtant novateur. On regrette également certaines formules malheureuses («le silence poussa un cri dans la cuisine», «le ciel a froncé les sourcils») et des répétitions qu'un travail d'édition plus rigoureux aurait permis d'éviter. Mais, malgré ces notes discordantes, le souffle du conteur, qui caractérise toute l'œuvre de Caron et qui en a fait la renommée depuis plus de 40 ans, demeure fort présent.

Collaboratrice  
Le Devoir

**LE TEMPS DES BÂTISSEURS**  
TOME I: LE VISIONNAIRE  
Louis Caron  
Éditions de L'Archipel/Édipresse  
Montréal, 2015, 331 pages

LITTÉRATURE DE VOYAGE

## Le vertige du derviche

CHRISTIAN DESMEULES

C'était avant le tourisme exotique clés en main, bien avant Internet et la prolifération des vols *low cost*. Quand le bureau de poste ou le comptoir local d'American Express servaient de points de chute le long d'un itinéraire tracé d'une main approximative.

C'est tout l'exotisme — mais aussi le côté suranné — de *Poste restante*, où Louis Jolicœur refait pour nous le long voyage de ses vingt ans sur les routes de l'Europe et de l'Asie.

L'heure est au souvenir, semble-t-il, pour les baby-boomers qui ont parcouru la *hippie trail* dans les années 1970, entre Istanbul et Katmandou. Pierre Graveline s'est adonné récemment à l'exercice (*Voyageur*, Fides, 2014), Louis Gauthier, dans un autre registre, est aussi passé par là (*Voyage en Inde avec un grand détour*, Fides, 2005).

Avec son grand ami André, Louis Jolicœur échafaudait depuis longtemps des projets de grand voyage. Mais en septembre 1976, l'heure n'est plus aux rêveries dans des cafés du Vieux-Québec. Il s'envole tout seul pour le Vieux Continent, projetant d'aller rejoindre des amis installés à Auroville, une ville expérimentale près de Pondichéry, sur la côte est de l'Inde.

## Journal d'époque

À cet âge, le temps paraît élastique. Et l'époque elle-même ajoutait une couche de lenteur: «Les années soixante-dix étaient lentes et languoureuses, nous avions tout le temps du monde.» Tandis que le Parti québécois gagne cet automne-là les élections, le jeune homme sillonne les routes de l'Europe à bord d'une Coccinelle prêtée par un ami de son père. Toute une année pendant laquelle des échos lointains lui



CHRISTIAN DESMEULES

«J'ai toujours l'impression de passer à côté de quelque chose. Le derviche en moi revient vite, que ferais-je ici ou là plus de deux jours? Je tourne et tourne et continue mon chemin», écrit Louis Jolicœur dans son récit de voyage.

parviendront à travers des lettres qui lui seront adressées en poste restante à Athènes, à Téhéran ou à Delhi.

Professeur de traduction à l'Université Laval, lui-même traducteur de littérature hispano-américaine, nouvelliste et romancier (*Saisir l'absence*, *Le siège du Maure*, L'Instant même, 1994 et 2012), Louis Jolicœur emprunte ici un style plutôt télégraphique, qui semble droit sorti des carnets que tenait sans doute l'auteur à l'époque, erreurs factuelles en prime — il y situe par exemple une «île aux Princes» au milieu du Bosphore et présente le palais de Topkapı comme la «résidence des sultans ottomans de 1290 à 1920».

«En matière de détours, je ne

donne pas ma place. La différence, c'est la finalité. Où est la mienne?» s'interroge-t-il, donnant la preuve au passage qu'il n'y a peut-être pas de vrai voyage sans questionnement. Mais là où Louis Jolicœur touche la cible, c'est dans sa manière de rendre l'énergie de la jeunesse, de reconstituer le tourbillon du voyage, des déplacements et des rencontres: «Je les quitte le cœur gros, j'ai toujours l'impression de passer à côté de quelque chose. Le derviche en moi revient vite, que ferais-je ici ou là plus de deux jours? Je tourne et tourne et continue mon chemin.»

On croirait y être. Éprouver la faim, la fatigue, ressentir soi-même le vertige de la route.

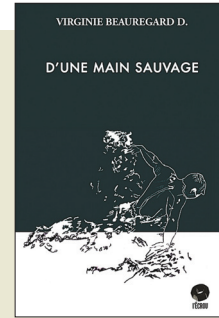
Enseigner l'anglais à de jeunes militaires de Shiraz à l'aube de la révolution iranienne qui commençait à gronder, se vider les boyaux en Inde, atteindre enfin le Népal en espérant apercevoir l'Everest.

Puis faire demi-tour, en avalant les kilomètres à bord du fameux *Magic Bus*, sachant que, même avec des milliers d'images fortes plein la tête, on n'aura rien vu. Alors que des enveloppes jaunies nous attendent peut-être encore quelque part, dans un bureau de poste oublié. Contagieux.

Collaborateur  
Le Devoir

**POSTE RESTANTE**  
Louis Jolicœur  
L'Instant même  
Québec, 2015, 400 pages

## LA VITRINE

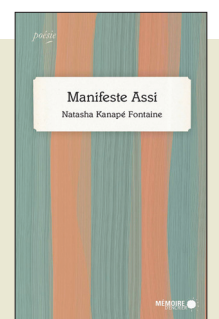


POÉSIE

**D'UNE MAIN SAUVAGE**  
Virginie Beauregard D.  
L'écrou  
Montréal, 2014, 132 pages

En lice pour le prix Émile-Nelligan 2015, qui sera remis le 4 mai, auprès de Natasha Kanapé Fontaine (voir la vitrine ci-dessous) et Roxane Desjardins, Virginie Beauregard D. inscrit sa quête d'existence dans une poésie faite d'à-coups, de regards suspendus et inquiets, au fil d'un temps qu'elle n'a de cesse de cerner. Les lieux, quels qu'ils soient, y sont le terrain de ce questionnement hoqueté. On devine une aquarelle penchée sur l'éphémère passage du vent, de la nuit, des mouvements de l'air ambiant. Tout à coup, «il naît de l'aube», pendant qu'elle est là «à regarder dormir / les heures et l'enfant // sans savoir / pour qui s'élançant / les arbres.» Dichotomie, sous cette apparente douceur se love une sourde colère. «Je ne tirerai pas sur le ciel aujourd'hui / au pire / peut-être / un peu / pour faire peur», avoue-t-elle. En fait, pour la poète, le moindre geste, le moindre regard est surdimensionné, élabore quelque catastrophe dans le continuum légal des heures: «Je me coince la paupière / dans le rideau de ta chambre // l'œil brisé / sur une fibre de couleur», «je regarde le monde / se transformer en lac / de sueur héréditaire». Vivre alors de ces riens d'être qui permettent de souffler, d'errer à travers la ville, les pensées lapidaires aidant à circonscrire des saynètes aux curiosités vagues. On accompagne la poète dans une sorte de dilettantisme singulier qui met en images des émotions fragiles et belles. Alors qu'«un chien mange des guenilles d'oiseaux», «les minutes // ressemblent // à des insectes / écrasés».

Hugues Corriveau

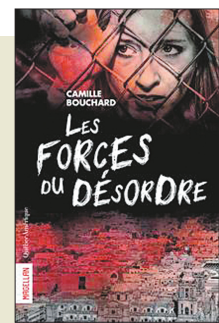


POÉSIE

**MANIFESTE ASSI**  
Natasha Kanapé Fontaine  
Mémoire d'encrier  
Montréal, 2014, 88 pages

Bien qu'avouant dans son prologue: «puisque je suis ici à embrasser le sol de ma terre, Assi, je libérerai ses chants de femmes», Natasha Kanapé Fontaine accepte qu'on inscrive «du même auteur», au masculin, dans les premières pages de son recueil. Pourtant, il s'agit bel et bien d'une parole au féminin, parole de combattante, consciente du peuple innu qui est le sien, de ses misères. En lice pour le prix Émile-Nelligan 2015, son *Manifeste Assi* s'inscrit dans le courant de cette poésie qui interroge de plein fouet la conscience sociale, voix incarnée dans le politique, voix qui confronte l'état d'une nation. Publier alors «un manifeste amour un manifeste papier» en confesse d'emblée l'urgence: «Ma robe a une allure de fin du monde / survole les archipels // Je la revêts / mon ardeur / je m'évanouis / nébuleuse / la rivière obscure / les nations.» Heureusement, la parole de Kanapé Fontaine n'est jamais linéaire, elle se gorge au contraire de cassures, de méandres qui en multiplient les éclats. «Tour à tour reine guerrière nomade» et amoureuse, et fille de la terre, et femme de lignée, l'auteure tient bon devant l'adversité. Mais plus encore, elle est surtout «une poète pour son soleil noir / une allure de faon sur les arctiques / un chasseur à son épouse territoire / une femme de clan atiku / avec une balle flèche moderne / en sa moelle».

Hugues Corriveau



ROMAN JEUNESSE

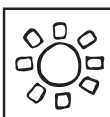
**LES FORCES DU DÉSORDRE**  
Camille Bouchard  
Québec Amérique  
Montréal, 2015, 152 pages

Le romancier Camille Bouchard aime le vaste monde et souhaite le faire découvrir aux jeunes Québécois, grâce à des récits d'aventures à saveur internationale. *Les forces du désordre*, comme le précédent *Les chiens entre eux* (Québec Amérique, 2014), nous plonge dans le Mexique sans merci des narcotrafiquants et des féminicides. Faustina Dupré, une jeune Québécoise de 15 ans dont la mère est d'origine mexicaine, doit aller rendre visite à sa grand-mère, à Ciudad Juárez, pendant la semaine de relâche. Naïvement, pour faire un coup d'argent, elle accepte l'invitation d'un petit caïd de son école de devenir mule, c'est-à-dire de rapporter de la drogue. Elle sera, on s'en doute, démasquée et emprisonnée dans les infernales prisons mexicaines, avant de se retrouver, bien malgré elle, au cœur d'une chasse aux tueurs de femmes. Simple, entraînant et très efficace, ce roman, dont les rebondissements sont parfois un peu forcés, raconte aussi l'éveil d'une conscience à la misère d'autrui et à la justice. Bouchard, c'est sa force, ne fait pas que divertir ses lecteurs, ados ou adultes. Il les amène ailleurs et les ébranle.

Louis Cornélius

Perspectives,  
rencontre critique

Deux critiques littéraires et un libraire se rencontrent autour de 3 livres.

Des lames de pierre  
Maxime Raymond BockLe triangle d'hiver  
Julia DeckNotre quelque part  
Nii Ayikwei ParkesLIBERTÉ LE DEVOIR  
www.liberte-ledevoir.comSAMEDI 9 MAI, 15 H  
Librairie GallimardLES ENFANTS DU MONDE  
ONT BESOIN DE VOTRE AIDEFONDATION  
JEUNES  
ET  
SOCIÉTÉ

- ▲ comme coopérant
- ▲ comme bénévole
- ▲ comme donateur

(514) 387-2541, poste 240  
Nous vous aiderons à les aider

www.monde.ca

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La maison de l'attente

DANIELLE LAURIN

Une maison est toujours plus qu'une maison. Surtout quand il s'agit de celle où on a grandi. Plus encore quand dans l'enfance s'est produit dans cette maison l'inconcevable, l'irréparable. Pour le héros des *Questions orphelines*: la disparition de sa mère quand il avait 10 ans.

Plus de 25 ans plus tard, Billy l'attend encore. Est-elle seulement vivante? Et si oui, où est-elle? Mais surtout: pourquoi est-elle partie? Pourquoi a-t-elle abandonné ses deux fils et son mari? Ces questions demeureront insolubles.

Il y aura bien des tentatives d'explication, des supputations. Désaccord total entre les deux frères là-dessus. L'aîné, Billy, trouve que c'est trop facile d'accuser le père, sa rigidité, son désir de contrôle incessant. Il y a certainement d'autres raisons. Mais Micky, son cadet de quatre ans, a depuis longtemps choisi son camp. Il a tourné le dos à son père autoritaire et à son frère obéissant.

Dès le départ, les deux garçons avaient réagi de façon totalement différente à la disparition subite de la mère. Le plus grand respectait l'attitude de ce dernier. Mieux valait se concentrer sur les choses concrètes de la vie. Pour ne pas sombrer.

Micky le rebelle, devenu poète, gagne sa croûte comme traducteur à Toronto; Billy le bon garçon à son papa n'a rien fait de sa vie, se débrouille tant bien que mal comme barman à Londres. On en est là. Quinze ans que les deux frères ne se sont pas vus quand commence le roman.

Durant tout ce temps, Billy a continué à se préoccuper de son père, Samuel, même à distance. «*Ma vie s'est construite en fonction de Samuel, des grandes décisions de sa vie. Je l'ai suivi puis je l'ai quitté. Mais chaque ville dans laquelle j'ai vécu est marquée par ma relation avec lui. Montréal, Boston, Londres. Et derrière cette relation, l'ombre de ma mère, de ses décisions. Qu'ai-je fait de ma propre vie?*»

Durant tout ce temps: coups de téléphone réguliers à son



L'auteure Morgan Le Thiec

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«*Quelque chose était mort en elle et pourrissait dans des territoires ensauvagés que je n'ai jamais pu atteindre*»

Extrait de *Les questions orphelines*

père, vacances à deux tous les étés. Mais jamais Billy n'a osé lever le voile du silence entre eux. Jamais osé aborder l'essentiel avec lui. Maintenant, il est trop tard.

## Espérances inachevées

Le père est malade, il perd la mémoire, divague, hallucine. Placé dans un établissement depuis six mois. Devant la fenêtre de sa chambre qui donne sur l'autoroute 40, il rétrécit de jour en jour. C'est pour ça que Billy est de retour à Montréal. Pour veiller son père guetté par l'agonie.

et pour régler ses affaires. Il est là pour disposer entre autres de cette foutue maison où c'est si pénible pour lui de remettre les pieds. «*Mais comment vider la maison alors que mon père est encore vivant et que survit encore, quelque part au fond de lui, l'homme qui a voulu tout garder?*»

Deux ans après la disparition de la mère, le père avait pourtant vendu la maison pour s'établir avec ses fils aux États-Unis, son pays de naissance. Comment expliquer qu'il l'ait rachetée quelques années plus tard pour n'en plus bouger?

Au cas où la mère de ses enfants reviendrait un jour?

Elle est partout, la mère, dans ce roman. Partout dans le «*hurlement, silencieux, de sa disparition*». Partout dans ses contradictions: «*Elle souriait, puis elle s'assombrissait. Elle faisait mille promesses, puis elle les oubliait. Il fallait aimer les moments avec elle pour ce qu'ils étaient, des parenthèses lumineuses, magnifiques, pleines d'espérances inachevées.*»

Nous naviguons entre l'évocation poétique et le réalisme plus concret. Nous sommes tout du long dans la tête de Billy. En quatre temps. Quatre parties de roman inégales, de plus en plus courtes. C'est très lent au début, l'impression de tourner en rond, ce que fait lui-même Billy dans sa tête, en réalité. Des bribes d'histoire ici et là, des souvenirs épars, des non-dits qui demeurent en l'air...

## Dépasser l'attente

Puis ça revient, plus explicite, détaillé. Ça s'accélère, on est moins dans le magma intérieur, même si encore dans la douleur, on est davantage dans l'action, dans la nécessité d'agir malgré tout. Enfin, ça se bouscule. Des révélations sont faites, des secrets révélés. Des liens s'approfondissent. Et la vie bat, plus forte que tout. Même si le mystère premier demeure entier.

Dialogue entre les deux frères:

«*Tu crois qu'on peut faire son deuil un jour, Billy? Arrêter d'attendre?*»

«*Non... Je pense qu'il faut apprendre à vivre avec cette attente, essayer de la dépasser.*»

Dans ce premier roman, Morgan Le Thiec, Montréalaise d'origine française, auteure de deux recueils de nouvelles, fouille avec minutie et doigté les blessures de l'enfance. Elle puise surtout dans les voies de repli qui s'offrent ensuite. Et propose quelque chose qui pourrait ressembler à une reconstruction, même tardive. Ou à son début.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LES QUESTIONS ORPHELINES

Morgan Le Thiec  
Pleine lune  
Montréal, 2015, 196 pages.

## LA VITRINE



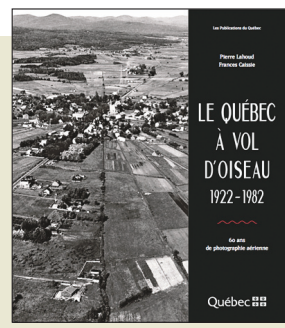
ROMAN

## FORÊT CONTRAIRE

Hélène Frédérick  
Héliotrope  
Montréal, 2015, 163 pages

Clin d'œil à Réjean Ducharme, retour à l'immanence maternelle, plongée dans les sensations délicieuses, douloureuses, vicieuses de l'amnésie. *Forêt contraire* imagine l'histoire d'une Québécoise, déçue d'un long séjour en France, qui se replonge dans la forêt originelle et matricielle d'Inverness. Le prétexte? Fuir des dettes et faire face à la plus importante, celle qui fonde l'identité: le tatouage social et psychique. Elle affronte donc la nature, la famille, les voisins, la culture. «*Elle, ce moi du passé*», raconte et crache. Vomit son trop plein d'identité, devenant volcan en pleine forêt. Sa révolte est politique: elle naît dans le refus d'être dominée. Là s'élanche la parole pleine, la «*sensorialité*», les effets ducharmaniens de la réalité. Et de cette grande richesse symbolique surgit Lukas Bauer, un intellectuel allemand, venu d'ailleurs à Montréal éclairer la violence latente. Il se passe quelque chose qui met le personnage en mouvement. La volonté d'un avenir. Ce beau roman décroïssonne les frontières et propose des voies de traverse à ce qui, pris dans l'isolement, restera une réponse violente aux diktats financiers devenus prisons. Énergique, reflétant bien les inquiétudes actuelles, inscrites d'ici dans un monde qui réfléchit.

Guylaine Massoutre



PHOTOGRAPHIE

## LE QUÉBEC À VOL D'OISEAU

1922-1982  
60 ANS DE PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE  
Pierre Lahoud et Frances Caissie  
Les Publications du Québec  
Québec, 2015, 200 pages

Nadar, un des pionniers de la photographie, rêvait de monter dans le ciel à bord d'une nacelle. Il fut le premier à populariser les clichés aériens. L'affaire devint un genre photographique en-soi. Ce livre de Pierre Lahoud et Frances Caissie affirme toutefois que c'est un Américain à qui l'on doit, en 1860, la toute première photographie du genre. Chose certaine, le développement de la photographie et de l'aviation va révolutionner le rapport à l'espace. À travers deux cents clichés aériens de toutes les régions du Québec, on observe dans ce nouveau livre d'une riche série le territoire et ses habitations sous une perspective rare. Ces nouvelles «*vues à vol d'oiseau*», comme on les appellera longtemps, ont des applications pratiques autres que militaires. Elles permettent notamment de dresser un inventaire des ressources forestières. Pierre Lahoud et Frances Caissie ont mis au jour dans les archives des documents dont certains possèdent une poésie intrinsèque évidente, par exemple cette ferme aux Eboulements, avec son four à pain, devant laquelle une calèche passe au moment même où, depuis un avion, un photographe fige cet instant à jamais.

Jean-François Nadeau

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Échappée italienne

CHRISTIAN DESMEULES

«*J'avais du temps; mes journées étaient absolument vides et heureuses; elles se dilapidaient avec une ardeur de féerie.*» En quelques mots, Yannick Haenel tient peut-être la définition exacte du *farniente* à l'italienne.

Avec sa femme, Italienne, et leur fille, avec armes et bagages, l'auteur de *Cercle* (Gallimard, prix Décembre 2007), de *Jan Karski* (Gallimard, prix Interallié 2009) et des *Renards pâles* (Gallimard, 2013) quitte Paris pour s'installer à Florence en 2011. L'écrivain de 44 ans n'y connaît pas une âme: c'est son passeport pour de longues journées plongées dans la solitude et l'écriture, «*délibéré du bavardage et de la dispersion*», libre d'arpenter ce musée à ciel ouvert qu'est l'Italie.

«*Je ne connais personne dans ce pays où l'art s'offre avec une exubérance folle: je suis seul avec cet art, ce débordement d'églises, de fresques, de sculptures; et d'une manière ambiguë, ma vie s'accorde à ce pays ruiné, où rien ne semble tenir debout, à part ses cathédrales.*» Il y sera quatre ans, passant de l'éblouissement au dégoût, de la stupeur au désenchantement.

## Vulgaire réalité

Espérant mettre les pieds dans la Florence de Marcile Ficin et de Pic de la Mirandole, hautes figures de la Renaissance, Haenel atterrit plutôt en plein festival de vulgarité et de corruption. En 2011, souvenirs-nous, Berlusconi



DOMAINE PUBLIC

En Italie, Yannick Haenel se confronte aux églises, aux sculptures, à lui-même et à l'énigme de *L'Annonciation* de Fra Angelico (détail sur notre photo), retable réalisé entre 1430 et 1432.

est dans le collimateur de la justice, l'affaire «*Bunga Bunga*» bat son plein et Yannick Haenel est confronté à ce que l'Italie a peut-être de plus laid: les fausses blondes, les mensonges siliconés, le décervelage télévisuel quotidien, la vulgarité des arts et de la politique, la privatisation du paysage. L'impression, parfois, d'évoluer dans une atmosphère d'hyper-télé réalité permanente.

Comme l'annonce son titre, *Je cherche l'Italie* est le récit

d'une quête — il fait aussi écho aux premières paroles d'Enée après son naufrage. Loin de la violence de l'actualité, l'écrivain qui «*n'existe qu'à travers des éblouissements*» a l'ambition de jouir poétiquement de l'existence. Il s'impose de lire toute l'œuvre de Georges Bataille, se confronte aux églises, aux sculptures, aux fresques, à lui-même et à l'énigme de *L'Annonciation* de Fra Angelico.

Fruit d'une expérience honnête, lucide, qui prend parfois

aussi un peu la pose, *Je cherche l'Italie* n'est peut-être pas à la hauteur des romans de Yannick Haenel, des fictions lestées de déambulations révéuses et poétiques. Mais c'est une échappée italienne qui fait réfléchir et qui fait envie.

Collaborateur  
Le Devoir

## JE CHERCHE L'ITALIE

Yannick Haenel  
Gallimard  
Paris, 2015, 208 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 20 au 26 avril 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT N° DE SEMAINES

## ▼ Romans québécois

1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 1 Double allégeance	Anne Robillard/Wellan	1/3
2	1967 • Tome 1 L'âme sœur	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/3
3	La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis	3/3
4	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise	4/3
5	Ce qu'il reste de moi	Monique Proulx/Boréal	-1
6	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis	9/8
7	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression	6/11
8	La promesse des Gélinas • Tome 1 Adèle	France Lorrain/Guy Saint-Jean	5/3
9	Une deuxième vie • Tome 1 Sous le soleil de minuit	Mylène Gilbert-Dumas/VLB	7/4
10	L'épicerie Sansoucy • Tome 1	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis	-1

## ▼ Romans étrangers

1	L'instant présent	Guillaume Musso/XO	1/5
2	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio	3/11
3	After • Tome 2 La collision	Anna Todd/Homme	-1
4	L'ombre de Gray Mountain	John Grisham/Lattès	2/3
5	Tu me manques	Harlan Coben/Belfond	4/4
6	Les ombres de Katyn	Philip Kerr/Du Masque	5/5
7	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme	8/4
8	Te retrouver	Fabio Volo/Michel Lafon	6/2
9	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	7/11
10	Personne ne le croira	Patricia J. MacDonald/Albin Michel	-1

## ▼ Essais québécois

1	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas	Amaud Granata   Stéphane Malhiot/La Presse	-1
2	Walmart. Journal d'un associé	Hugo Meunier/Lux	2/4
3	État du Québec 2015	Collectif/Del Busso	4/2
4	Sexe, amour et pouvoir. Il était une fois... à l'université	Collectif/Remue-ménage	-1
5	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute	3/4
6	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	5/25
7	Essais de littérature appliquée	Jean Larose/Boréal	10/2
8	La dictature du bonheur	Marie-Claude Élie-Morin/VLB	1/4
9	Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)	Jean-Philippe Warren/Boréal	9/4
10	Renouveler le syndicalisme. Pour changer le Québec	Collectif/Ecosociété	-1

## ▼ Essais étrangers

1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	1/10
2	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux	3/7
3	Jihad academy. Nos erreurs face à l'état islamique	Nicolas Hémin/Fayard	2/3
4	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel	4/8
5	François parmi les loups	Marco Politi/Philippe Rey	-1
6	Je suis Charlie. Liberté, j'écris tes mots	Collectif/First Editions	6/3
7	La CIA et la torture	Dianne Feinstein/Édito	5/6
8	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Gallimard	7/6
9	L'hydrie mondiale. L'oligopole bancaire	François Morin/Lux	-1
10	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob	-1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

# Une autre Grèce

## La pauvreté, conséquence de l'austérité en Grèce, racontée par Vassilis Alexakis

GUYLAINE MASSOUTRE

Au moment où va s'achever l'exposition sur la Grèce au musée Pointe-à-Callières, il est possible d'en prolonger la visite par les mots d'un autre bâtisseur de monument, littéraire cette fois.

Prix Albert-Camus, Prix Médicis pour *La langue maternelle* (Fayard) en 1995, Grand Prix de l'Académie française, Vassilis Alexakis est surtout l'homme d'un prix : celui de la langue française. Il l'a mérité de différentes manières, jusqu'à ce titre que l'ensemble de son œuvre lui a conféré en 2012. Voici *La clarinette*, son dix-huitième instrument, mi-fiction mi-récit, qu'il relie à son œuvre, y compris aphorismes et dessins humoristiques.

*Les mots étrangers* et *Le premier mot* (Stock, 2002 et 2010) étaient bel et bien des romans de la convivialité, portés par cette aptitude à dire deux mondes en détail, le français et le grec, à voir ce que les gens y vivent et à en deviser. Question de traduction ou d'étymologie, il a toujours travaillé le bilinguisme, qui dit l'origine et la naissance, et dont, dans *La clarinette*, il redit l'enjeu chez un écrivain : à la fois rendre le sujet vivant dans ses deux langues et faire oublier son double visage.

La Grèce, il y est né en 1927. Il l'a quittée sous le régime des colonels, adoptant cette langue dérivée du grec, la française. En territoire d'exil, devenu sa seconde patrie, un décalage de conscience lui a permis de



Vassilis Alexakis est surtout l'homme d'un prix : celui de la langue française.

BERTRAND GUAY AGENCE FRANCE-PRESSE

faire fi du fait politique et du passé. Mais pas question d'être aveugle à l'asservissement des Grecs, à l'arrogance de l'Église orthodoxe, qui gère la crise sans se servir de la ceinture, à ce père, homme de théâtre devenant errant, et à la faim des enfants que, dans le quartier même où il est né, les parents ne peuvent plus nourrir.

### Le monument littéraire

Touchantes observations sociales d'un ex-journaliste. Dans ce dernier ouvrage, Alexakis discute avec son éditeur, son alter ego. Entre hommes d'un âge avancé, ils tiennent un long concubule imaginaire sur leurs vies et celles des autres, et surtout sur ce nombril occidental qu'est Athènes, dont

les difficultés présentes font penser au corps entier à l'agonie.

Cette Grèce inventa le mot « Alètheia », la vérité, qui désigne ce qui est sans oubli. En dépit de toutes les philosophies qui se sont penchées sur le vrai et sur cette curieuse faculté trouée, la mémoire, Alexakis insiste : quand tout vient à manquer, il reste en-

core cette mémoire qui permet de voir la vérité.

De quoi se souvient-on, malgré les rétrécissements de l'âge et du temps ? D'une clarinette. Le narrateur a perdu ce mot, qui a fui au moment de se rendre utile, acte de plus en plus manqué, comme si la musique suffisait à cette chose qu'on croyait immuable, les mots et les choses

qui, alentour, se virtualisent. La Grèce, un instrument, pourtant, dans l'orchestre des nations.

Ruine. C'est l'état attristant de ce reste d'empire, tant byzantin qu'europpéen, ici en chute libre. Entre des maux inextricables, la Grèce souffre d'être une porte battante pour les flots d'immigrants venus risquer leur avenir en Europe. Athènes aux rideaux de fer baissés, accablée de misère. Athènes traumatisée, subissant les attaques xénophobes intestines, venin du parti d'extrême droite, Aube dorée, avec ses dix-huit députés. Athènes soumise aux politiques contradictoires de l'Europe, qui repousse ces immigrants pauvres dans un pays exsangue. Fantomatique Athènes, ruinée par ses divers dirigeants, usuriers et banquiers.

Les mots d'Alexakis décrivent, racontent la vie quotidienne, car il se rend souvent en Grèce. Sa perspective liée tant à sa culture qu'à son âge fait ressentir ce que vivent les Grecs, qui fuient leur pays ou flottent dans l'irréalité de leur nouvelle condition, une régression sociale majeure, la faim, tandis que la chronique se souvient de Périclès et de son célèbre discours, exaltant la bienveillance de sa cité envers les pauvres et la tolérance envers les étrangers.

Collaboratrice  
Le Devoir

### LA CLARINETTE

Vassilis Alexakis  
Seuil  
Paris, 2015, 351 pages

## REVUES

SUIITE DE LA PAGE F 1

et les abonnements numériques individuels», poursuit Ouellet. C'est maintenant chose faite. « Mais ce n'est pas facile. La concurrence est féroce, on lutte contre des conglomérats internationaux qui peuvent offrir des quantités phénoménales de magazines pour des prix dérisoires. Les cas sont différents, mais à Continuité, on arrive à couvrir nos frais de numérisation et à faire un tout petit peu plus. »

Pour illustrer, Ouellet donne l'exemple d'un abonnement au panier culturel de la SODEP pour une université : « 100\$ fournissent un accès illimité à tout. Est-ce que ça enlève des abonnements individuels à nos éditeurs ? La crainte a été évoquée, et c'est très difficile à mesurer. Notre gros défi, c'est surtout de contrer l'habitude de la gratuité sur Internet. D'amener les gens à se rendre compte que s'ils veulent encourager une revue, un type de contenu, ils doivent s'abonner pour l'encourager. »

Certains éditeurs refusent sciemment de devenir une revue numérique — les cahiers littéraires *Contre-jour* ou *Liberté*, par exemple. Ce qui n'empêche ni l'un ni l'autre de proposer des contenus virtuels, de chercher à investir, autrement, les réseaux sociaux et la Toile. « La présence électronique demeure un questionnement », indique Philippe Gendreau. Comment investir le Web sans être redondant par rapport à la revue papier et à ce qui existe déjà, avec une petite équipe et pas nécessairement de moyens supplémentaires à court terme ? Son équipe a choisi d'être très active sur les réseaux sociaux, de proposer des animations et des débats, dont les captations sont ensuite lancées en ligne. On demeure loin des applications tablettes de pointe, qui semblent financièrement hors d'atteinte.

### Se rendre au lecteur

La diffusion tarade ce petit monde. Certains s'appuient davantage sur les abonnements, d'autres sur les ventes en kiosque. Depuis la faillite de Messageries de Presse Benjamin, il reste peu de distributeurs de magazines au Québec pour acheminer les imprimés jusqu'aux étals —



### REVUE À BÂBORD !

NOUVELLES RÉSISTANCES,  
NOUVELLES VOIES  
D'EMANCIPATION  
Avril-mai 2015, n° 59,  
52 pages

La revue *À bâbord!*, comme son nom l'indique, mène la charge à gauche, très à gauche, sur tous les terrains : politique québécoise et canadienne, scène internationale, féminisme, luttes autochtones, éducation et culture. Son mot d'ordre : « sortir du capitalisme », comme le rappelle la politologue Diane Lamoureux dans ce numéro. Souvent près des idées de Québec solidaire, tout en critiquant les stratégies de ce parti (Simon Tremblay-Pepin), très critique du Parti québécois (Philippe Boudreau), la revue, qui donne voix à « des militantes et des militants de toutes origines », s'insurge, cette saison, contre « la criminalisation de l'action collective » par la répression policière et le projet de loi C-51, combat l'austérité, qu'elle assimile à une grossière stratégie néolibérale (Philippe Hurteau), dénonce « le ronron syndical » (Laure Blais et Elie Dion), prône une augmentation du salaire minimum (Mélanie Gauvin et Carole Henry) et cherche, en résumé, des solutions de rechange au capitalisme autres que l'étatisation. Ce n'est pas toujours convaincant, mais ça a le mérite de bousculer la pensée dominante.

Louis Cornellier

### Du côté des magazines

Si les revues culturelles sont à une extrémité du spectre des périodiques imprimés, les magazines grand public en seraient le pendant. Et ces derniers ont aussi leurs propres préoccupations : la taxe au recyclage imposée par le ministère de l'Environnement ; l'absence de subventions provinciales — bien que certaines voix s'opposent déjà aux subventions fédérales qui viennent parfois soutenir des magazines fort rentables ; les conséquences possibles sur les abonnements de la fin du service de livraison de courrier à domicile. Par exemple. Pour réfléchir sur ces grands dossiers, Félix Maltais (*Les Débrouillards*) et Robert Goyette (*Reader's Digest*) tentent de faire renaitre l'Association québécoise des éditeurs de magazines de ses cendres.

LMPI et Messageries Dynamiques, essentiellement, même si certaines revues se sont tournées vers des distributeurs de livres (Gallimard, Flammarion, Dimedia).

« On se retrouve avec peu d'options », souligne Ouellet. Les revues culturelles ne sont pas de gros clients pour les distributeurs, qui vont avoir le réflexe de mettre en évidence et de faire la promotion des magazines qui leur rapportent le plus. On nous a demandé, pour augmenter le rendement, de diminuer la quantité de revues qu'on envoie dans chaque point de vente. Mais on sait, statistiques à l'appui, qu'il faut au moins trois magazines expo-

sés pour en vendre un. Donc, moins on distribue, moins on a de chances de vendre... Payer pour les frais d'administration, pour les invendus, pour le stockage, faire le suivi, c'est difficile à notre petite échelle. »

Les questions se bousculent. Faut-il se regrouper pour faire le poids ? Miser davantage sur une présence dans les librairies indépendantes ? Se faire mieux connaître, que chaque éditeur développe son propre sous-réseau ? Que la SODEP vise des points de vente davantage intéressés aux revues culturelles ?

À l'évidence, les revues culturelles semblent destinées à devenir un village gaulois, ré-

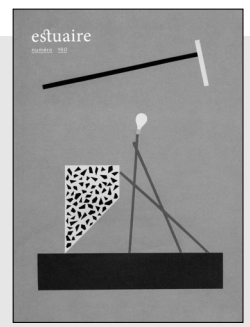


### REVUE L'INCONVÉNIENT

AVONS-NOUS PEUR  
DU POUVOIR ?  
Printemps 2015, n° 60  
Montréal, 68 pages

Redisons-le : *L'Inconvénient* est une excellente revue d'idées, qui a choisi de penser le Québec et le monde à partir de l'angle littéraire. Dans son numéro courant, elle explore le rapport malaisé que les Québécois entretiennent avec le pouvoir, principalement politique. L'historien Éric Bédard, dans un solide essai, présente des portraits contrastés de L.-J. Papineau et de L.-H. La Fontaine, deux grandes figures de notre histoire. Radical, républicain et grand orateur, Papineau incarne l'homme de l'opposition permanente. Réformiste, libéral et « administrateur responsable », La Fontaine représente l'homme de pouvoir pragmatique. L'un et l'autre, toutefois, ont dû se contenter d'un destin provincial. Cet obstacle, qui continue de s'imposer, explique-t-il notre rapport trouble au pouvoir ? Bédard le suggère. Ce dossier contient aussi un éclairant entretien avec le philosophe Daniel D. Jacques sur notre « fatigue politique » et un amusant « bestiaire de PKP », dans lequel le romancier Mauricio Segura tente de cerner la personnalité politique de Péleadeau en s'inspirant des « bêtes de prédilection du Moyen Âge ».

Louis Cornellier



### REVUE ESTUAIRE

CINÉMA DE POÉSIE  
Numéro 160  
Outremont, 2015, 168 pages

Après quelques remous qui ont secoué son organigramme, la revue trimestrielle de création poétique *Estuaire* revient, affichant un nouveau look. Nouveau format, nouveau graphisme, couleurs, illustrations pour cette année signées Annie Descoteaux : de l'enveloppe, peut-être, un écrivain, mais qui met en valeur les textes de Daniel Canty, de Denise Desautels (« Hache c'est hache sur le lit du pire. Nous coupe le cœur en quatre la question tension du gouffre »), de Simon Dumas, de Georgette LeBlanc (« Cécile avait rinqué minutes de reste / tcheques minutes au rêve pour s'avancer longit »), d'Aimée Verret, de Daphnée Azoulay. Entre autres. Des poètes de générations et d'esthétiques différentes, forgeant et sculptant là une part de leur création.

Catherine Lalonde

sistant à la mondialisation, à la généralisation, parfois même à la numérisation ? Pour la plupart des éditeurs questionnés, la spécialisation trace la voie. « Nous, on fait encore le pari du média généraliste, parce qu'on pense qu'il faut aborder la société comme un tout, pas par morceaux »,

indique de son côté le directeur de *Liberté*. Mais avec le désir, comme pour toutes les revues, de penser en profondeur, d'analyser, de critiquer, de décortiquer et de préciser la réflexion. N'est-ce pas là nécessaire ?

Le Devoir

## LE PIGEON

SUIITE DE LA PAGE F 1

le Belge Nicolas Ancion, le Français Mathieu Picard et le Bénois (maintenant établi au Canada) Ryad Assani-Razaki représentent les francophonies hors de l'Amérique.

Soulagement : aucun de ces textes ne semble avoir été arraché à un fond de tiroir. Et si cette palpable cohésion d'ensemble était à porter au compte d'un précieux travail d'édition, cette étape d'émonage qui semble si souvent faire défaut à la concurrence ?

Dans une nouvelle douce-amère, Éric Plamondon laisse tomber le rideau sur l'espoir fragile de deux amoureux qui foncent vers le couchant, malgré les cahots qu'ils appréhendent. Il s'agit sans doute de la meilleure posture à adopter face à l'avenir de la revue de création papier.

Collaborateur  
Le Devoir

### LE PIGEON - N° 1

Collectif  
L'Hexagone  
Montréal, 2015, 80 pages



Détail d'une œuvre de Mügluck qui illustre le premier numéro de la revue *Le Pigeon*.

## LITTÉRATURE



FACEME PSL/CC

Les bibliothèques de rue, qui poussent un peu partout, ne sont-elles pas « participatives », autant que bien des initiatives numériques ?

## Un petit couac

CHRISTIAN  
DESMEULES



Le livre numérique produit son lot de nostalgiques et d'insatisfaits — il m'arrive d'en être, mais je peux aussi en apprécier les mérites, surtout en ce qui concerne la portabilité.

Virgile Stark, un bibliothécaire français qui publie sous pseudonyme un brûlot inquiet et indigné contre ce qu'il appelle la « barbarie à visage numérique », fait partie de ce groupe sans l'ombre d'un doute. Il assume parfaitement sa position de « vieux sensualiste », attaché au poids des livres, condamnant sans réserve « l'imprudence phénoménale avec laquelle nous avons forcé l'éclosion du Printemps numérique ».

Crépuscule des bibliothèques est avant tout un appel à la prudence face aux incendiaires de la culture. « Nous sommes gavés de réponses à des questions qui ne sont jamais posées », martèle Virgile Stark au long de cette triste élégie pour le livre de papier.

Pour les enthousiastes de la dématérialisation et de l'« intégrisme technique », c'est blanc bonnet et bonnet blanc : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ? » Au contraire, estime l'auteur, le livre n'a aucun véritable rival. C'est un objet qui a atteint une forme parfaite, indépassable, « un chef-d'œuvre adéquat à sa finalité », mariant de façon unique la forme et le fond.

Il plaide pour un temps d'arrêt. De quel poids, demande Stark, le e-book nous allège-t-il ? Quels étaient les limites et les désagréments du livre papier ? Qui a vraiment besoin de se promener avec 1000 livres au creux de la main ? Lire sur écran est-il une expérience de même nature que de lire sur papier ? Le texte est-il tout ce qui compte ?

« Le support n'est pas indifférent », répond-il, tout en appelant à la résistance, au risque de devenir soi-même une chose numérique « exploitable par toutes les machines totalitaires ».

Virgile Stark a quant à lui été au premier rang de la révolution numérique mise en œuvre dans les bibliothèques publiques depuis déjà un certain nombre d'années — il raconte avoir notamment travaillé à la BNF, rue de Tolbiac à Paris.

Numérisation des collections, achat de livres numériques, prêts de liseuses, campagnes de littératie informatique, soirées consacrées aux jeux vidéo, accès à distance. Du café et des beignes avec ça ? Ça se fait déjà. Mais de simples livres, du silence ?

### Épure numérique

Tout est fait désormais pour « pimper » ces lieux qui semblent être devenus de grands espaces ludiques gavés au « supernouveau ». Les bibliothèques ont quelquefois même changé d'appellation, se muant en médiathèques, passant des lieux de savoir qu'ils étaient à des lieux de divertissement. Toutes les initiatives sont bonnes afin de lutter contre les « stéréotypes négatifs qui pèsent sur l'image de la bibliothèque ».

On y vient désormais pour « fureter » sur Wikipédia plutôt que pour consulter patiemment l'Encyclopædia Universalis, devenue lourde avec ses trente volumes poussiéreux qu'il faut manipuler, aride, voire ringarde, figée et terriblement non participative. De toute manière, la publication de la version papier a été arrêtée en 2012... Autant en emporte le vent.

Pourtant, quoi de plus parti-

cipatif que l'une de ces petites bibliothèques de rue, en forme d'armoire, de cabane d'oiseau ou de niche, qui fleurissent ici et là dans certains quartiers de Montréal ? Des initiatives qui font des livres des objets vivants, organiques, palpables. Ce qu'ils ont toujours été avant l'espèce d'hystérie hypnotique en faveur du numérique.

À l'automne 2013, la Ville de San Antonio, au Texas, ouvrait la Bexar County Digital Library, la première bibliothèque 100 % numérique. Un espace épuré rempli d'écrans et d'ordinateurs, sans le moindre livre et sans poussière. Une terrifiante vision du futur. Une fenêtre ouverte sur l'oubli, la marchandisation, la censure appréhendée.

Certains fâcheux littéraires résistent à leur façon, tentent de ralentir à la force du poignet l'avancée du rouleau compresseur du numérique et de son « bonheur comateux ». Comme Milan Kundera, dit-on, qui interdit l'adaptation de ses livres au format numérique.

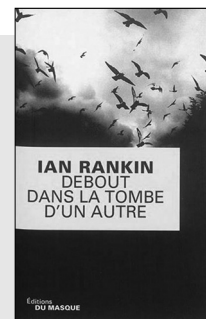
« Il m'arrive de me tenir devant ma bibliothèque personnelle, écrit Virgile Stark, assis ou debout, et de la parcourir longtemps des yeux, comme un vitrail qui ne cesse jamais de révéler sa beauté et sa signification. J'aime à croire qu'elle est un temple édifié par ma quête et mon errance, un endroit secret, connu de moi seul, une cave profonde aux murs recouverts de chants et d'axiomes, un musée de mes rencontres, parsemé de grandes statues vivantes qui se parlent, et dont les voix dissemblables se fondent pourtant en un concert harmonieux. »

Un pilonnage en règle de l'enthousiasme numérique, parfaitement conscient de déplaire. Un petit couac qui ne sera pas beaucoup entendu.

### CRÉPUSCULE DES BIBLIOTHÈQUES

Virgile Stark  
Les Belles Lettres  
Paris, 2015, 210 pages

## LA VITRINE



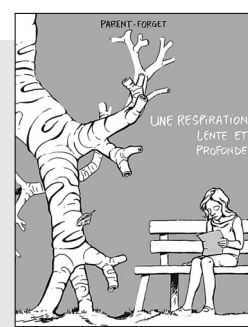
POLAR

### DEBOUT DANS LA TOMBE D'UN AUTRE

Ian Rankin  
Traduit de l'anglais  
par Freddy Michalski  
Éditions du Masque  
Paris, 2014, 477 pages

L'inspecteur Rebus est à la retraite. Enfin, pas vraiment. Le voilà maintenant installé comme consultant aux « cold cases », l'unité des crimes non résolus, puisque c'est là qu'on case en Écosse les flics retraités qui ne veulent pas vraiment oublier le métier et passer à autre chose. On se demande d'ailleurs ce que ferait John Rebus s'il n'était pas flic... Surtout que son vieil « ami » Cafferty le mafieux lui colle aux fesses et que ça intéresse beaucoup Malcolm Fox, de la police des polices. Donc, Rebus enquête sur la disparition d'une jeune fille le long de l'A9 il y a 20 ans... lorsqu'en survient une autre au même endroit. Le nouveau « retraité » trouvera le moyen de se faire réintégrer le temps de l'enquête, et voilà, bien sûr, que Fox se lancera à ses trousses. Rebus parviendra-t-il à résoudre l'affaire ? Sa réintégration ne sera-t-elle que temporaire ? Plongez dans cette histoire abracadabrante pimentée d'humour noir et menée à fond de train... et vous verrez bien. Même que, garanti, la finale vous laissera pantois. Il y a longtemps que Rankin n'avait semblé s'amuser autant.

Michel Bélaïr



BANDE DESSINÉE

### UNE RESPIRATION LENTE ET PROFONDE

Catherine Parent et Mathieu Forget  
Collection NSD  
Montréal, 2015, 52 pages

Le sujet n'est pas facile, mais il est plutôt bien mené : accompagner quelqu'un dans la mort ne finit-il pas par tuer, pas abattre, par faire doucement disparaître ? C'est la question que pose cette œuvre mi-sombre, mi-lumineuse, qui établit



ses quartiers dans l'antichambre du Grand Départ. On y suit le quotidien d'une femme de 53 ans amenée chaque jour au chevet d'un mari cancéreux et comateux. En voyant une vie sur le bord de l'Achéron, elle va remonter le fil de la sienne en espérant y trouver le gain dans la perte. Scénarisée par Forget, illustrée par Parent, cette mise en image de l'humanité a de la sensibilité dans le propos, comme dans le dessin, mais souffre ici et là d'un découpage hasardeux qui finit par nuire à la densité de la démarche. Une démarche d'ailleurs prépubliée dans la revue confidentielle et trimestrielle de bédé NSD Nul si découvert, qui a existé entre 2002 et 2004, avant de trouver son chemin dans une édition imprimée qui vient tout juste de sortir.

Fabien Deglise



ESSAI

### 11 BREFS ESSAIS CONTRE L'AUSTÉRIÉTÉ

Sous la direction de Ianik Marcil  
Somme toute  
Montréal, 2015, 204 pages

Trois arguments, note l'économiste Ianik Marcil, sont matraqués pour justifier les politiques d'austérité : l'état calamiteux des finances publiques, l'urgence de renverser la situation pour éviter un désastre et l'obligation de réduire les dépenses de l'État comme seule solution. Pourtant, continue Marcil, les trois arguments sont très contestables : le déficit actuel n'est pas inquiétant, la dette québécoise n'a pas augmenté par rapport à la taille de l'économie depuis 2003 et la possibilité d'augmenter les revenus pour équilibrer le budget existe. Il faut donc conclure que les politiques d'austérité cachent une approche idéologique visant « la privatisation tranquille des services publics ». Les douze auteurs réunis dans ce collectif exposent avec clarté les effets toxiques de ces politiques dans une foule de domaines. Ils font comprendre que l'austérité est moralement injustifiable et économiquement inefficace. Au prétendu « réalisme » des gouvernements Harper et Couillard, ils opposent des solutions de rechange raisonnables et équitables.

Louis Cornélius

## TÉLESCOPE HUBBLE

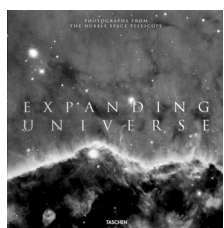
# Après la déception, l'éblouissement

PAULINE GRAVEL

Pour souligner le 25<sup>e</sup> anniversaire de la mise en orbite du télescope spatial Hubble, la maison d'édition allemande Taschen immortalise en grand format les plus beaux clichés croqués par cet œil de lynx mis au point par la NASA avec la collaboration de l'Agence spatiale européenne. C'est en effet le 24 avril 1990 que la navette Discovery s'envolait avec à son bord le télescope Hubble, que l'on mettra en orbite à 560 kilomètres au-dessus de la Terre, où sa vision ne sera pas brouillée par l'atmosphère terrestre.

Les premières images transmises par Hubble dévoilent en raison d'une imperfection de son miroir. L'ajout d'une len-

tille correctrice permettra à cette prouesse technologique de nous offrir à partir de 1993 des photographies d'une clarté inégalée, souligne dans *Expanding Universe* John Mace Grunsfeld, un ancien astronaute ayant participé à trois missions de maintenance du télescope. À partir de ce moment, Hubble n'a pas cessé d'éblouir scientifiques et simples quidams en dévoilant des étoiles en écloison ou en processus de désintégration, des collisions entre galaxies, des nébuleuses, ces spectaculaires nuages de gaz et de poussières interstellaires, voire une galaxie située à 13,3 milliards d'années-lu-



mière et qui se serait formée 500 millions d'années après le Big Bang, c'est-à-dire quelques minutes à l'échelle cosmique.

### Couleurs ajoutées

Toutefois, il ne faut pas croire que les images qu'Hubble envoie à la Terre sont les époustouflantes photographies aux teintes irisées qui émeuvent le grand public et qui composent l'essentiel de ce beau livre. Hubble transmet de banales clartés en noir et blanc de très faible luminosité que l'on enrichit de couleurs correspondant à d'autres données collectées par le télescope, telles que les niveaux d'infrarouges,

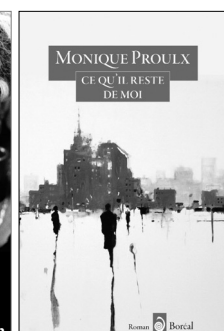
d'ultraviolets, de micro-ondes, de rayons X et de rayons gamma. Même s'ils sont ajoutés, « les coloris ne sont pas arbitraires », précise Zoltan Levay, directeur de l'équipe d'imagerie du Space Telescope Science Institute. Principalement composé de photos, ce beau livre comprend aussi d'intéressants commentaires en anglais, en allemand et en français.

Le Devoir

### EXPANDING UNIVERSE

PHOTOGRAPHS FROM THE HUBBLE SPACE TELESCOPE  
Charles F. Bolden Jr., Owen Edwards, John Mace Grunsfeld et Zoltan Levay  
Taschen  
Cologne, 2015, 262 pages

## Soirée littéraire avec Monique Proulx



Mercredi 6 mai  
19 h 30

Une étonnante réflexion sur les liens qui nous unissent aux origines de Montréal

Animation:  
Claudia Larochelle

Contribution  
suggérée: 5 \$



Librairie indépendante de quartier  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585



## ESSAIS

## Deux coqs à la Maison-Blanche

LOUIS CORNELLIER



**B**ill Clinton et Barack Obama appartiennent, en principe, à la même famille, celle du Parti démocrate américain. Pourtant, s'il faut en croire le journaliste Edward Klein, ils se détestent souverainement. Obama incarnerait l'aile gauche du parti et n'aurait jamais pardonné au centriste Clinton d'avoir déclaré, en 1996, lors du discours sur l'état de l'Union, que « l'ère de l'État omnipotent est révolue ». Plus encore, continue Klein, Obama détesterait Clinton parce qu'il retrouverait chez lui ses propres attitudes, c'est-à-dire « sa tendance à chapitrer les autres, sa foi en sa propre destinée, son insistance sur son importance politique ». Selon une source anonyme rencontrée par Klein, Clinton, de son côté, aurait déclaré haïr Obama plus que n'importe qui au monde.

La vraie raison de cette antipathie réciproque, au fond, est simple : les deux hommes seraient engagés dans une guerre d'influence pour le contrôle du Parti démocrate et, par conséquent, de la Maison-Blanche, guerre dans laquelle presque tous les coups sont permis.

C'est ce que raconte Edward Klein dans *Obama vs Clinton. La guerre des clans*, un passionnant ouvrage très controversé, qui a été un

succès de librairie aux États-Unis en 2014 et que publient les éditions de l'Homme au Québec. Mélange de grand reportage politique, d'enquête et de journalisme à potins, ce livre nous entraîne dans les coulisses du pouvoir au moment où Obama tente de se faire réélire à la présidence en 2012.

## Échange de bons procédés

En août 2011, les sondages inquiètent le président et ses conseillers. La cote de popularité d'Obama, à 41 %, n'annonce rien de bon. Que faire pour renverser la tendance ? David Plouffe, stratège d'Obama, suggère de faire appel au démocrate le plus populaire du pays, Bill Clinton. En 2008, l'appui de l'animatrice Oprah Winfrey avait permis au candidat démocrate d'amasser des millions de dollars et peut-être un million de voix. Cependant, pour 2012, Winfrey ne veut plus rien savoir. Elle a l'impression d'avoir été trahie par Obama, qui n'a pas donné suite à sa promesse de lui réserver un accès privilégié à la Maison-Blanche. L'appui de Bill Clinton devient donc la carte maîtresse du président.

Or, on l'a dit, les deux hommes ne peuvent pas se blâmer. Selon Clinton, « Obama était un président faible, qui n'avait pas gagné le droit de rester au pouvoir ». Le clan du président, lui, accuse Clinton de vouloir prendre toute la place. Michelle Obama et Valerie Jarrett, la conseillère la plus proche du président, toutes deux Afro-Américaines,

soupçonnent même les Clinton d'être racistes.

Un accord tacite sera néanmoins conclu : Bill Clinton fera campagne pour Obama en échange de l'appui de ce dernier à la candidature d'Hillary Clinton à la présidence en 2016. « Les politiques, explique Klein, ressemblent aux États-Unis : ils n'ont pas d'amis mais des intérêts permanents. »

On ne saura jamais si les interventions de Bill Clinton lors de la campagne présidentielle de 2012 sont ce qui a permis la réélection d'Obama. Klein raconte toutefois que l'inimitié entre les deux clans n'a pas connu d'accalmie, bien au contraire. Obama, depuis, n'a jamais voulu confirmer qu'il appuierait Hillary en 2016 — le 11 avril dernier, jour précédant l'annonce officielle de la candidature de M<sup>me</sup> Clinton, Obama s'est contenté de déclarer qu'« elle ferait une excellente présidente » — et les Clinton continuent de saper l'autorité du président par diverses manœuvres.

## Secrets intimes

Klein, tout au long de son enquête, prend un malin plaisir à révéler les secrets intimes des protagonistes. Il présente Michelle Obama comme une femme « très autoritaire », imbuë d'elle-même et jalouse. Il dépeint Barack Obama en président arrogant et indifférent, qui passe ses vacances à fumer et à manger des chips et des caramels au lit. Les Obama, apprend-on, feraient chambre à part.

Les Clinton, eux, mèneraient depuis vingt ans des vies distinctes et n'auraient plus de rapports sexuels, selon une des meilleures amies d'Hillary. Tous deux aux prises avec des problèmes de santé importants (un cœur fragile dans le cas de Bill et des problèmes de caillots de sang et de thyroïde dans le cas d'Hillary), ils se disputeraient fréquemment, comme les Obama, et auraient subi des chirurgies esthétiques (une évidence pour l'œil).

Ces potins, reconnaissons-le, sont piquants et contribuent à la fascination qu'exerce cet ouvrage sur le lecteur. Le problème tient à ce qu'ils reposent presque toujours sur des sources anonymes, une méthode fréquemment reprochée à Klein.

Dans une note au lecteur, Klein s'en justifie en expliquant que ses sources, nombreuses, ont exigé cet anonymat et que, sans elles, il n'aurait pu raconter des histoires importantes. On peut lui donner raison dans certains cas (enjeux politiques) et avoir des réserves dans d'autres cas (secrets d'alcôve). Le



MARK LENNIHAN ASSOCIATED PRESS



PABLO MARTINEZ MONSIVAIS ASSOCIATED PRESS

En septembre 2012, Barack Obama s'apprête à prendre la parole lors d'une conférence à New York de la Clinton Global Initiative.

plaisir de lecture en est certes augmenté, mais la crédibilité en souffre.

Ajoutons enfin que Klein, 78 ans, qui a travaillé au *Newsweek* et au *New York Times* et qui collabore aujourd'hui au

magazine *Vanity Fair*, cache mal son opposition au programme d'Obama, qu'il taxe d'amateurisme et d'extrême gauche (!), un parti pris déplaisant, mais compensé par l'intérêt général de l'ouvrage.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

## OBAMA VS CLINTON

## LA GUERRE DES CLANS

Edward Klein  
Éditions de l'Homme  
Montréal, 2015, 240 pages



## POLITIQUE AMÉRICAINE

## AU SEIN DE LA MAISON-BLANCHE

Charles-Philippe David  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2015, 1184 pages

Le politologue québécois Charles-Philippe David est un des plus éminents spécialistes francophones de la politique étrangère américaine. Dans cette somme, que l'éditeur présente comme la « bible du système décisionnel américain », David explique brillamment et par le menu comment les présidents, depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, prennent leurs décisions en matière de politique étrangère. Les acteurs, dans ce processus, sont nombreux (président, conseillers, institutions, opinion publique) et leurs intérêts, souvent divergents, ce qui explique le caractère imprévisible des décisions. « De la combinaison d'un style [présidentiel] personnel et d'un mode de gestion naît une politique étrangère propre à chaque Administration [sic] », écrit David pour conclure cet éblouissant travail, qui ne laisse rien au hasard. Sur le même sujet, paraît aussi, en France, aux Presses de Sciences Po, sous la direction de Charles-Philippe David, *La politique étrangère des États-Unis*.

Louis Cornéliier

## La Grande Guerre de l'Ancien Monde

Le conflit de 1914-1918 suscita au Québec un pacifisme novateur

MICHEL LAPIERRE

La Première Guerre mondiale provoque au Québec des réprobations morales méconnues. Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, élabore, dès 1915, un pacifisme chrétien qui dépasse son opposition à l'impérialisme britannique, au point où une partie du clergé d'ici l'accuse de saper l'effort militaire du Canada. D'un point de vue laïque, Éva Circé-Côté, dans *Le Monde ouvrier*, ira jusqu'à préconiser une rééducation populaire pour « ne plus se laisser enrôler ».

Voilà des éléments saisissants qui, grâce à l'ouvrage collectif *Le Québec dans la Grande Guerre*, publié sous la direction de Charles-Philippe Courtois et Laurent Veyssièrre, enrichissent nos connaissances des répercussions, chez nous, du conflit survenu entre 1914 et 1918. Dans l'introduction, les deux historiens rappellent que « jamais dans l'histoire de l'humanité autant d'hommes n'ont été prêts à se battre en aussi peu de temps ».

C'est dire que la paix urgente que souhaite Bourassa acquiert une dimension nouvelle, capitale, comme Jean-Philippe Warren, l'un des 13 collaborateurs, le fait ressortir dans l'excellent chapitre qu'il consacre au journaliste. A M<sup>sr</sup> Paul Bruchési, archevêque de Montréal, qui soutient que le Canada et le reste des Alliés sont « les champions du droit et de la justice », le directeur du *Devoir* préfère écouter Benoît XV qui juge la notion de guerre juste « historiquement démodée et théologiquement inadéquate ».

## L'éducation

À travers le monde, les conservateurs au sens le plus large faisaient, même parmi les catholiques, la sourde oreille à la voix du pape

pacificateur et neutre qui s'élevait contre « l'horrible boucherie qui déshonore l'Europe ». Warren a raison de souligner que, tournée vers Rome, la noble pensée de Bourassa était inefficace, car la papauté, « si elle conservait une certaine audience spirituelle, avait désormais perdu à peu près toute influence temporelle ».

Quant à Carl Bouchard, il a le mérite d'aborder le pacifisme radical de la journaliste Éva Circé-Côté qui rejette, dans le Québec d'alors, le cléricisme et aussi « l'orgueil de race » que vilipendait déjà Bourassa. Après l'hécatombe de la Grande Guerre, la libre penseuse trouve « vains » les discours sur la paix « puisqu'on ne tue pas le mal » ainsi, mais « en éduquant les enfants d'une autre manière que par le passé ».

Caroline D'Amours et Yves Tremblay établissent que le peu d'empressement des Canadiens anglais de naissance à combattre en Europe, à l'opposé des natifs de la Grande-Bretagne immigrés au Canada, les rapprochait plus qu'on ne le croyait des Canadiens français. Cela confirme la vision qu'avait Éva Circé-Côté des Canadiens : « Le militarisme ne nous emballa pas. Nous avons préféré nous battre avec les bataillons verts de nos forêts. » Comme si la guerre totale n'était pas faite pour le Nouveau Monde.

Collaborateur  
Le Devoir

LE QUÉBEC DANS LA GRANDE GUERRE  
ENGAGEMENTS, REFUS, HÉRITAGES  
Sous la direction de Charles-Philippe Courtois  
et Laurent Veyssièrre  
Septentrion  
Québec, 2015, 216 pages

## Monique PROULX

## CE QU'IL RESTE DE MOI

« Un roman qui m'a comblé. »  
René Homier-Roy, Radio-Canada, *Culture club*

« D'ores et déjà, *Ce qu'il reste de moi* mérite d'être considéré comme un des grands romans sur Montréal, parce qu'il est à l'image de la ville : grandiose, stimulant, chaotique, ouvert aux marginaux et aux différences. »  
Martine Desjardins, *L'actualité*

« C'est vraiment magistral, intéressant, intelligent, brillant ! »  
Christine Brouillet, TVA, *Salut, Bonjour! Week-end*

« L'éblouissante Monique Proulx livre avec *Ce qu'il reste de moi* un roman ambitieux, à la portée universelle... »  
Marie-France Bornais, *Le Journal de Montréal*

« L'équipe du Canadien, la Nuit blanche, la fondatrice Jeanne Mance, la crise du verglas, l'émission *Tout le monde en parle*, les juifs hassidiques, l'art contemporain, les Premières Nations, le mouvement Occupy : tout cela et tant d'autres choses traversent, avec grâce, *Ce qu'il reste de moi*, nouveau roman de Monique Proulx... »  
Marie-Christine Blais, *La Presse*

MONIQUE PROULX  
CE QU'IL RESTE DE MOI

Roman Boréal



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Roman  
432 pages • 29,95 \$ • PDF et ePub : 21,99 \$